1. Théâtre Français. *La Femme Juge et Partie* [extraits].

[…] *La Femme Juge et Partie* a été suivie et fort mal soutenue par *Le Médecin malgré lui*: ce *Médecin* a la réputation d'avoir autrefois soutenu *Le Misanthrope*; mais son crédit est prodigieusement tombé, il ne peut pas même se soutenir lui-même, on le donne aujourd'hui, les grands jours comme remplissage, à la suite d'une nouveauté, d'un début ou de quelque pièce fameuse qui attire assez par elle-même ; on le donne les petits jours pour compléter la solitude, pour qu'il ne manque rien à la disgrâce d'un spectacle réprouvé du eau monde et de acteurs de bon ton. Que les temps sont changés ! Jadis, dans les plus beaux jours du siècle de Louis XIV, de ce siècle du goût, il fallut offrir *Le Médecin malgré lui* comme un appât pour attirer du monde au *Misanthrope*. Cet affront fait au *Misanthrope*, ce triomphe insolent du *Médecin malgré lui*, sont des événements de notre histoire littéraire, si étranges et si bizarres, qu'on ne les croirait pas, s'il était possible d'en douter. Ce même *Misanthrope*, abandonné dans sa naissance, après cent quarante-cinq ans d'une vie glorieuse, avait encore attiré mardi une foule extraordinaire, et chassé les musiciens de l'orchestre ; la pièce nouvelle la plus prônée ne fait pas plus de fracas. Ce beau jour a bien dissipé la triste et le froid du dimanche, et surtout du lundi, je serais au comble de le joie si le vif sentiment des beautés du *Misanthrope* était la cause de cette affluence ; j'en féliciterais le public et Molière, mais cela serait trop heureux, trop honorable pour notre goût : je n'ose croire que nous ayons fait de si merveilleux progrès en littérature. J'ai vu souvent *Le Misanthrope* peu fêté, du temps de Molé, qui cependant faisait bien valoir le rôle. On était fort à l'aise à ce chef-d’œuvre de Molière ; c'était la pièce des connaisseurs qui nulle part ne font foule. Comment se fait-il aujourd'hui qu'elle soit devenue tout-à-coup la pièce des gens du monde, la pièce à la mode, la pièce où l'on court ? Je soupçonne à cet empressement un autre motif que le prodigieux mérite de l'ouvrage ; je crains que ce ne soit pas pour Molière, mais pour Fleury et pour Mlle Mars, qu'il n'y avait plus de place nulle part à sept heures, et qu'on ne rencontrait, en entant, que des gens qui sortaient de mauvaise humeur, n'ayant pu trouver un coin dans la salle. Il y a quelques années, quand Molé jouait *Le Misanthrope*, on trouvait de la place à toute heure et partout ; mais Molé, malgré son extrême talent, n'était pas un homme si rare, si précieux, si unique : il ne donnait pas tant d'inquiétude ; on s'appréhendait bien moins de le perdre ; il avait derrière lui Fleury, et derrière Fleury, on n'aperçoit personne.

Quand à Mlle Mars, il y a deux ans environ qu'on ne permettait pas à cette ingénue d'aller seule dans le monde ; on ne croyait pas qu'elle y pût faire bonne figure ; on voulait qu'elle fût éternellement petite fille, et qu'elle eût toujours les coudes serrés ; mais ennuyée de cet esclavage, elle s'est essayée aux grands airs, elle a joué les grandes dames ; et la petite fille a tant et si bien travaillé, que la voilà lancée dans les plus sublimes coquettes, et applaudie ceux même qui avaient commencé par la blâmer. Mlle Mars est aujourd'hui l'ornement de la cour de Thalie, et l'on jouit de ses grâces avec d'autant plus de plaisir, qu'on a l'espoir d'en jouir longtemps ; sa réputation a fait les mêmes progrès que son talent ; en étendant son domaine, elle a doublé ses moyens de plaire. Mlle Mars a son aimant particulier ; et lors même qu'elle joue avec Fleury, elle a sa part dans le concours que le spectacle attire.

Le temps a si bien sanctionné ce chef-d’œuvre de Molière et de l'art, que c'est aujourd'hui un honneur de savoir admirer *Le Misanthrope*. Jamais on n'a réuni dans le même ouvrage un comique si noble et une philosophie si profonde. Sans toucher ici à la question de la prééminence entre la comédie et la tragédie, il est du moins hors de doute que la bonne comédie est beaucoup plus instructive, plus difficile, plus rare : nous avons deux poètes tragiques du premier rang ; il n'y a qu'un Molière.

*Le Misanthrope* fait honneur, par humeur et par un mouvement de bile, ce que nous avons vus faire par système et par calcul à nos réformateurs de la fin du dix-huitième siècle, frondeurs par état, et vivant de déclamations contre la société. La comédie de Molière enseigne la tolérance sociale, et rend en cela un signalé service à l'humanité, car ces criailleries éternelles contre les abus, ruse ordinaire des novateurs pour introduire d'autres abus qui leur soient plus utiles, ces continuelles satires des institutions établies, trompent les esprits faibles, amènent des changements, produisent des révolutions avec tous les agréments. On gagne rarement à changer ; et les brouillons qui s'érigent en réformateurs, ressemblent à ces médecins ignorants qui guérissent un mal par un mal plus grand.

J'ai tort cependant d'attribuer à la morale du *Misanthrope* une influence qu'elle ne peut avoir sur les passions : la tolérance sociale prêchée au théâtre dans le dix-septième siècle, n'a prévenu aucun des effets de l'intolérance sociale prêchée dans tous les livres vers la fin du siècle suivant ; elle n'a pas même pu guérir les auteurs de la manie des lectures, ni les engager à pardonner aux critiques. Peut-être cette morale a-t-elle contribué à l'extrême tolérance des gens du monde pour la vanité insupportable des auteurs, à la patience héroïque avec laquelle ils souffrent la fatigue et l'ennui de leurs lectures. Il n'y a plus d'Alceste qui dise à un poète dramatique, après avoir entendu sa tragédie ou sa comédie :

Franchement elle est bonne à mettre au cabinet.

Les auteurs n'ont point d'amis : ils ne trouvent partout que des flatteurs perfides qui les empoisonnent avec le miel de la louange.

Geoffroy.